

PRÉFACE

Il est rare, même au terme d'une vie qui fut longue, d'avoir rencontré un être de lumière. C'est l'image que je garde de Madeleine Michelis à vingt ans. Et dix ans plus tard, la révélation inopinée de sa mort affreuse, martyre d'une héroïne, a été l'un de ces chocs qui hantent pour toujours une mémoire.

Nous avons fait connaissance en 1933-34, en des temps qui relèvent aujourd'hui d'une histoire depuis longtemps close. C'était au début des heurs qui allaient conduire à la Deuxième guerre mondiale, mais nous ne le soupçonnions pas : si la France, première puissance du continent, pataugeait dans la crise économique, Paris brillait toujours de l'éclat, ininterrompu depuis trois siècles, d'une des capitales de la culture. Madeleine Michelis préparait le concours de l'École normale supérieure au lycée Condorcet, un des rares lycées de garçons parisiens sinon le seul qui admettait des jeunes filles dans sa classe de khâgne. Je venais d'y achever mes études secondaires et je m'étais inscrit directement en Sorbonne. Nous avons des camarades communs. Elle attirait la sympathie, elle accorda une attention bienveillante au cadet que j'étais pour elle. Reçue à l'École normale de Sèvres en 1934, elle suivit elle aussi les cours de licence et d'agrégation à la Sorbonne. Pendant trois ans, nous y avons été liés d'une camaraderie discontinue et qui était devenue pourtant étroite. Plus d'une fois, il m'est arrivé de la retrouver après les cours, en fin de journée, et de la raccompagner jusqu'au Châtelet où elle prenait son tramway. Il faut que j'y aie trouvé un charme que je cherche encore à définir pour conserver si distinctement, après tant d'années, une impression lumineuse et quelques souvenirs précis de ces marches du soir. Une jeune fille enjouée souriait à la vie, émerveillée par un poème, par l'évocation d'un tableau, par la couleur du ciel, par notre beau Paris

dont pourtant certains monuments non ravalés étaient couleur de charbon. Fins de jour éclairés par sa gaîté et ses réparties inattendues. Devant l'École de Médecine, croisant une jeune femme trop voyante qui laissait derrière elle un sillage de parfum, je me suis retourné sur la passante. Elle m'a demandé : « Vous voulez écrire une nouvelle qui s'appellerait *Le parfum de la dame en bleu* ? » Nous étions encore en un temps où tout jeune intellectuel rêvait de signer un article dans *La Nouvelle Revue Française*, la *NRF*, comme nous l'appelions.

Nous parlions surtout littérature, Diderot par ci, Stendhal par là. Fille d'un artisan bottier d'ascendance italienne reconverti en cordonnier, la boursière Madeleine Michelis ne sortait pas, comme la plupart des étudiants d'alors, d'une famille bourgeoise nourrie de culture classique, chaque livre, chaque personnage de théâtre était pour elle une découverte et restait source de ravissements sans cesse renouvelés, comme dans un jardin magique qu'elle n'en finissait pas d'explorer. Nous confrontions nos lectures. Nous aimions tous les deux *Les Thibault*, de Roger Martin du Gard. Elle disait des deux premiers tomes qu'ils avaient « un goût de fruits verts ». J'avais découvert Éluard, elle m'opposait Apollinaire.

Elle devenait grave quand nous parlions politique. Liée aux Jeunesses Etudiantes Chrétiennes, elle s'indignait du soulèvement des généraux fascistes contre la République espagnole et du soutien que notre presse bien-pensante apportait à la rébellion. J'avais vu, pendant mes séjours de vacances en Allemagne, mes camarades socialistes d'adolescence s'affilier l'un après l'autre à la Hitlerjugend, certains à l'insu de leurs parents. Hitler ne s'était pas encore lancé dans sa furie d'annexions. Nous étions pacifistes, mais nous partagions l'inquiétude devant la marée montante du nazisme.

Quand Madeleine Michelis fut nommée en 1937 professeur de lettres classiques au lycée du Havre, nous avons perdu le contact. La guerre est survenue. Ses péripéties suscitérent notre seconde rencontre, si j'ose ainsi parler.

En 1944, je suis à Londres, jeune officier des Forces Françaises Libres, j'ai le privilège d'être affecté à un poste où la plupart des télégrammes d'information politique reçus de France passent par mes mains. En février, ce choc ! L'horreur ! Un télégramme porte à peu près ces mots : « *Madeleine Michelis, professeur agrégée des lettres à Amiens arrêtée par la Gestapo, s'est étranglée dans sa prison.* »

Bouleversé, j'appelle Maurice Schumann, porte-parole du général de Gaulle à la BBC, je lui lis le télégramme. Il avait connue Madeleine à l'occasion d'une conférence qu'il était venu faire avant la guerre au Havre. Il fut atterré. Une émission du lendemain soir mentionna le drame. Et comme s'il n'était pas assez affreux de retrouver Madeleine Michelis martyre – elle avait choisi, pensions-nous, la mort pour ne pas céder à la torture –, un ami commun arrivant d'Algérie me dit que c'était par l'émission de la BBC que son frère, administrateur colonial en Afrique, avait appris la nouvelle.

C'est seulement après la Libération que j'ai connu les incertitudes qui n'ont jamais été dissipées sur les circonstances de sa fin. S'était-elle donné la mort à bout de forces après le supplice de la baignoire ? Ou avait-elle succombé à la violence de tortionnaires qui lui auraient attribué des responsabilités majeures alors qu'elle n'était, modestement, selon le mot de Pierre Brossolette, qu'un « soutier de la gloire » ? Tardivement, j'ai su ce qu'avait été son engagement dans la Résistance, un rôle occasionnel mais précoce d'agent de liaison, puis une participation au mouvement Libération Nord, un refuge assuré à des amis juifs proscrits, enfin l'aide aux aviateurs alliés rescapés qui les conduisait, en suivant la filière Shelburne, du Nord et de la Somme, via Paris, jusqu'à leur point d'embarquement, à quelques brasses de Saint-Brieuc. La reconnaissance publique de son engagement a été tardive, même si dès 1944 le général de Gaulle a honoré de la Légion d'honneur cette « jeune Française admirable [...], modèle d'abnégation patriotique », et si la municipalité de Neuilly-sur-Seine lui a dédié une rue proche du domicile de son enfance. Elle est restée longtemps une inconnue de la Résistance, absente des recueils d'hommages aux héroïnes cataloguées, avant qu'Amiens, puis le lycée Condorcet ne la redécouvrent et que tardivement Israël ne l'élève au rang des Justes parmi les nations.

C'est tardivement, de même, qu'ont été connues les lettres qu'elle adressait aux siens et qui font la matière du présent volume. Elle avait plaisir à raconter, c'est-à-dire à faire partager. On y trouve cette fraîcheur du regard qui avait suscité l'émerveillement de mes vingt ans, ce regard neuf sur toutes choses qui fait, avant qu'ils ne prennent la plume, la singularité de certains écrivains de race. Elles seront en cela une révélation pour le lecteur, dès le tableau qu'elle brosse, toute jeune étudiante, de la vie dans une famille de la haute *gentry*

anglaise qui l'accueillait. Elles sont en même temps un clair témoignage de lucidité patriotique ainsi qu'une représentation pleine de retenue et parfois d'humour, par touches successives, d'un pays sous l'occupation ennemie. Elles tranchent par la finesse d'observation et les bonheurs d'écriture sur le tout venant de la littérature épistolaire de guerre. Prudente, elle n'y laisse pas filtrer de trace de son activité résistante. Quelques phrases qu'inspira la chute de la France à cette âme souffrante, mais nourrie d'espoir en donneront le ton :

« 12 juin 1940. Ils ont l'air de lâcher Paris. J'ai piqué une crise de larmes. »

« 1^{er} juillet. Le désastre n'a pas fait de moi une chiffre, mais un roc. »

« 26 août. Si tu savais par quels sentiments d'angoisse, d'abandon total, de révolte nous pouvons passer dans une journée ou une nuit... L'occupation ici n'est pas seulement symbolique, elle est tyrannique, obsédante. Il y en a partout, dans les rues, les magasins, les usines, les appartements, les villas... On les traîne avec soi, ils vous courbent les épaules, la nuque... »

« 2 octobre. Les Anglais [bombardent]... Si pénibles que soient ces histoires, les victimes civiles et plus d'un dixième de la ville démolie, puisque ça a servi à quelque chose, je ne regrette ni ne me lamente sur rien. »

En novembre, elle échappe de très peu à un bombardement.

« 9 janvier 1941. Je me réjouis même de manger du ruta ... Nous allons sortir de cet enfer. Quand ? Cela n'a plus d'importance puisque l'issue est certaine. Nous gaulerons bientôt les noix... »

En 1943, à Amiens, elle monte avec ses élèves deux représentations des *Précieuses ridicules*. Elle écrit : « Recette, 2 880 francs, de quoi envoyer des colis confortables à un prisonnier. Ma passion pour le théâtre devient dévorante. J'aurais dû en prendre conscience dix ans plus tôt, je me sens une imagination inépuisable pour les intonations, la gesticulation et les jeux de scène. »

« 14 mars. Les voies continuent d'être déboulonnées régulièrement dans la région. Ce sont des groupes de guérillas, armés et bien outillés qui opèrent. Ils ligotent et chloroforment les gardes-voie, ce qui leur permet d'opérer en toute tranquillité et sans risque pour les hommes qui gardent la voie. »

L'été 1943 est celui de ses dernières vacances. Elle les passe dans le Midi.

« Septembre. Nous avons appris la capitulation de l'Italie. Nous nous sommes embrassés et nous avons arrosé ça à l'armagnac... »

« 4 janvier 1944. On s'attend à des événements très proches, surtout qu'on sait les Russes à la frontière polonaise... »

L'événement très proche fut son arrestation. Une de ses anciennes élèves raconte que, se sachant sur le point d'être arrêtée, elle aurait, avant de sortir du lycée, pris par la main dans la cour plusieurs jeunes filles et les aurait entraînées dans une ronde en chantant : « Ce n'est qu'un au revoir, mes sœurs, ce n'est... »

Le lecteur trouvera dans ces pages l'au revoir de Madeleine Michelis.

Jean-Louis CRÉMIEUX-BRILHAC